



L'Avesnois



Bulletin
du
Cercle Historique et Généalogique
de
Berlaimont



<http://www.chgb.org>

HISTOIRE EN SAMBRE AVESNOIS

ISSN 1964-019X



Calendrier des réunions :

Les personnes voulant démarrer une généalogie ou l'étoffer peuvent venir nous rencontrer lors d'une permanence.

Notre local : Centre Culturel Le Berlaymont, place Mandron, 59145 Berlaimont

Permanences :

Le 1^{er} et le 3^{ème} samedis du mois de 14h à 17h et les jeudis qui suivent de 16h à 18h.

Cotisation annuelle 2022 :

15 €, couple 20 €, à régler à l'ordre du Cercle Historique et Généalogique de Berlaimont

Code IBAN : FR76 1350 7001 2731 4143 2218 747

Établissement bancaire : BANQUE POPULAIRE DU NORD - Code BIC SWIFT CBPFRPPLIL

SOMMAIRE

Page 3

Éditorial : mot de la présidente

La vie de l'Association :

Page 4

Hommage à Gérald

Page 9

A.G. 2022 compte rendu

- *Notre histoire :*

Page 12

1917-1918 Soldats décédés au Lazaret de Hautmont

Page 14

Rapport sur l'occupation allemande par E. RICHEPIN

Page 28

Généalogie de E. RICHEPIN

Editorial

Spécial, ce numéro de notre revue « l'Avesnois » l'est à plus d'un titre.

Les deux articles que vous pourrez y lire n'entraient pas, de par leur longueur, dans les critères habituellement requis.

Un bulletin « classique » de 35/36 pages compte en moyenne une dizaine d'articles de 2 à 4 pages, illustrations comprises, pouvant aller jusque 6 si le sujet le demande. Au-delà il est proposé à l'auteur une parution en deux fois.

Ces principes ont été arrêtés en concertation par Colette et Gérard, de par leur expérience.

C'est pourquoi Gérard avait choisi de vous les proposer dans leur intégralité dans un numéro hors-série.

Nous ignorions alors qu'il ne serait plus là lorsque ce numéro paraîtrait.

Nous souhaitons lui rendre hommage et dans la mesure du possible continuer le travail qu'il réalisait avec passion et rigueur.

Il ne sera pas aisé de relever ce défi mais en monopolisant toutes les compétences, nous devrions y arriver.

Je remercie Régine DEVASSINE qui accepte de prendre en charge la mise en page, reste à trouver les articles, j'espère que vous répondrez nombreux à cet appel.

Bonne lecture et bel été à toutes et à tous !

Annie LEMAIRE

Hommage à Gérard.



Notre ami Gérard COLLET nous a quittés le 23 février 2023 à l'âge de 75 ans.

Historiographe, comme il se définissait lui-même, il était le correcteur de la revue du CHGB « l'Avesnois » et membre du bureau depuis 2010.

« Professeur de Lettres et d'Histoire-Géographie, je reste passionné d'Histoire ... Si le métier m'a conduit à quitter ma commune, durant de nombreuses années, pour enseigner sous d'autres latitudes, je m'étais promis de m'intéresser un jour au Passé de l'endroit où j'étais allé à l'école ... »

Et il a tenu parole. Le site historique d'Aymeries n'avait plus de secrets pour lui. Il n'a ménagé ni sa peine ni son temps pour en percer les mystères. **AYMERIES, un Site Historique**, Le Prieuré, Le château ; **Les Camps Militaires d'Aymeries** dits « Camps de la Sambre » ... autant de sujets d'étude qui ont fait l'objet de parutions et de conférences que n'ont pas oubliés ceux et celles qui y ont assisté. Les articles aussi, à retrouver dans les **Chroniques Locales** et différents numéros de « L'Avesnois », je citerai le dernier Quatre **châteaux à Aymeries**, le drone au service de l'enquête archéologique (revue n°53), où le travail considérable de Gérard a donné lieu à la réalisation par M. Harbonnier de maquettes à l'échelle des châteaux successifs. Un film documentaire était également en préparation mais la pandémie a empêché sa présentation au public.

Le couloir des tornades, entre forêt de Mormal et premiers contreforts des Ardennes, Gérard a mené l'enquête sur les phénomènes tourbillonnaires qui se sont manifestés au cours des siècles dans cet espace.

Vinrent ensuite ses deux ouvrages « **AYMERIES** » et « **AULNOYE** », des Origines à 1953, avant que les deux communes ne fusionnent.

Le village de Doullers était également un lieu privilégié pour lui. Il y a peu, il était à la recherche de documentation dans le grenier de la commune. Son dernier ouvrage **DOURLERS, « les Très Riches Heures » d'une commune Avesnoise** en est le fruit. Auparavant, il s'était penché sur **L'extraordinaire Parcours de CHARLES BADY de DOURLERS, COMTE de NORMONT (1756-1832)**.

Dans, **Pour une relecture de WATTIGNIES**, il se penche entre autres sur « **la Bataille de Doullers-Wattignies** » et « **la Légende du tambour STROH** ». Coïncidence de l'Histoire, en relisant ce dernier épisode l'on trouve comme témoin un certain Valéry RICHEPIN, instituteur à Doullers en 1893 et père d'Émilie dont il est question dans ce numéro

D'autres titres sont à découvrir dans la bibliothèque du CHGB.

A noter que Gérard était membre de la Société Archéologique et Historique d'Avesnes (SAHAA) et de la Société Historique de Maroilles (SHM).

Mais il n'y avait pas que l'Histoire dans la vie de Gérald, la Musique y a aussi tenu un rôle prépondérant et l'a accompagné sa vie durant.

En quatrième de couverture de l'ouvrage **SIXTIÈS EN SAMBRE-AVESNOIS** où il reconstitue le parcours des groupes de rock ayant animé les fêtes, bals et dancings de 1959 à 1970, on peut lire : « *Pianiste à six ans, saxophoniste à neuf, guitariste à quinze... il a monté son premier groupe en 1962 et depuis, n'a jamais cessé ses activités musicales* ». Nul doute qu'il y eut un sacré bœuf le 23 février au Grand Paradis Blanc des musiciens !

Merci Gérald de nous avoir fait partager ton immense savoir de l'histoire locale, il nous reste heureusement tes écrits qui permettront aux jeunes générations de découvrir leur Histoire.

Annie LEMAIRE



Assemblée Générale du C.H.G.B.

Dimanche 3 avril 2022

Début de séance : 10h

Mot d'accueil :

La Présidente souhaite la bienvenue aux personnes présentes à la **18^{ème} Assemblée Générale du CHGB** et remercie de sa présence **M. Jean-Luc GODIN**, adjoint aux fêtes et associations de la municipalité de Berlaimont.

Hommage aux personnes décédées du CHGB :

Après Colette RABIN –FRANÇOIS en juin 2017 et Daniel BLONDEL en mars 2018, Gérard COLLET nous a quittés brutalement le 23 février 2022.

Entré au Conseil d'Administration du CHGB en 2010, il était l'Historien et Correcteur de la revue « l'Avesnois » et en assurait la mise en page.

Outre les comptes- rendus des conférences de la SAHAA (Société Archéologique et Historique de l'Arrondissement d'Avesnes-sur-Helpe) dont il était membre, il rédigeait ses propres articles pour notre revue.

Je citerai : « **Jérôme Gaston VULSTEKE**, maire d'Aulnoye de 1927 à 1935 » en décembre 2021, « **Le feu à la Collégiale d'Avesnes** » en juin 2021, articles toujours très documentés qui ont été regroupés pour les plus anciens sous le titre « **Chroniques locales** » en plusieurs tomes.

Il était également l'auteur de nombreux Hors-Série Histoire :

- **Aymeries**, un site historique
- **L'extraordinaire parcours de Charles BADY** de Doullers
- **La Charte-Loi de Prisches** en Français moderne

Il était également l'auteur-éditeur d'ouvrages historiques :

- **AULNOYE** et - **AYMERIES**, des origines à 1953
- **DOURLERS**, Les très riches heures d'une commune avesnoise
- **Les Camps Espagnols de la forêt de Mormal** 1939-1940
- **Sixties en Sambre-Avesnois** puisqu'il était également passionné de musique et membre du groupe de pop rock « Alliance ».

« Au travers Gérard, c'est encore un pilier de l'association qui disparaît.

Néanmoins je sais que les fondations de cette association sont solides.

Pour ceux qui participent de loin elle est d'une grande richesse, c'est un point d'attache

Une ancre à laquelle on s'accroche. »

Gérard SOUMILLON Adhérent N°67

L'avenir nous le dira.

En juillet 2021, nous apprenions avec consternation le décès brutal de James HARDY, l'un des fondateurs du CHGB, administrateur du groupe Ancêtres-en-Avesnois. Il avait également dépouillé plusieurs communes de l'Avesnois (Baives, Epe-Sauvage, Moustier, Wallers-Trélon, Ohain) et tenait à jour une base de données des douaniers passés par l'Avesnois.

Un hommage lui a été rendu dans le numéro de décembre 2021 de notre revue.

Nous avons également appris le décès de M. Jean-Pierre CUVELIER Adhérent N° 399 de Gommegnies.

Le CHGB renouvelle ses sincères condoléances aux familles.

Rapport moral d'activité

128 inscrits, 124 votants (seuls les adhérents 2021 votent)

65 votants (présents + représentés)

Les statuts n'ayant pas institué de règle de quorum, l'AG peut débiter.

La Présidente propose de voter à main levée, la proposition est acceptée.

Nos adhérents :

2021 : 139 soit - 2,9% par rapport à 2020

2022 : 128 soit - 6,4%

- En baisse constante depuis, que les Archives Départementales du Nord ont mis les Registres Paroissiaux et d'Etat Civil en ligne en octobre 2011.

- Concurrence des sites de généalogie sur Internet (offrant des facilités mais avec des services payants).

- Nécessité de se renouveler.

Répartition :

53 dans le Nord dont 24 en Avesnois, 59 dans les autres départements, 14 en Belgique, 1 aux USA et 1 en Nouvelle Zélande.

Permanences :

Nous remercions vivement la Municipalité pour la mise à disposition d'un local, nous sommes maintenant bien intégrés au sein des Associations de Berlaimont, nous participons aux actions tel le Téléthon et dès que cela nous est possible.

En 2021 elles ont repris le 19 juin, les samedis voient une fréquentation régulière d'une douzaine d'habitues, plus faible le jeudi.

Site Internet : chgb.org

Sous la responsabilité de Jean-Luc PIGOT pour le site général et d'Alain FREMY principalement pour Expoactes + mises à jour telles les dates de permanences.

Pour l'ensemble du site (hors expoactes)

	Visites	Pages vues	Visiteurs
2018	4 473	13 553	3 531
2019	4 099	11 821	3 192
2020	3 421	10 117	2 988
2021	2 633	8 005	2 343

Depuis 2018 nous constatons une baisse sur ces 3 items.

Par rapport à 2020 :

Visites : -23 % Pages vues : -20,9 % Visiteurs : -21,6 %

Top 5 des pages les + consultées :

- infos bases de données : nécessite des identifiants de connexion
- dernier bulletin : identifiant + code
- actualités
- adhésion
- anciens bulletins : en libre accès jusqu'au n°37

Base de Données : Expoactes

Elle compte actuellement 550 **213 actes** issus des dépouillements effectués par les bénévoles que je tiens ici à remercier chaleureusement :

Agnès WILMART a effectué le dépouillement de **Taisnières- en-Thiérache de 1731 à 1918** et a entrepris le complément de **Berlaimont** qui s'arrêtait en 1904.

Thérèse TROUILLET a dépouillé **Saint-Rémy-du-Nord de 1672 à 1921** et traite actuellement **Boussières-sur-Sambre**.

Claude-René BROUTARD a dépouillé **Buvignies-Bavay de 1794 à 1824**

Marie-Claude FAGOT a en charge **Locquignol, Lilyane DUMONT, Englefontaine**.

Nous sommes toujours à la recherche de volontaires, qu'ils se fassent connaître, ils seront les bienvenus. Si l'ampleur du travail vous effraie, sachez qu'une même commune peut être prise en charge par plusieurs personnes.

Le bulletin « L'Avesnois » :

Depuis 2019 la revue paraît 2 fois par an au lieu de 4 précédemment.

Les articles proposés par les adhérents sont riches et divers mais en nombre insuffisant.

Nous sommes à 2 ans des 20 ans du CHGB et des 80 ans de la libération de l'Avesnois, pourquoi ne pas profiter de l'occasion qui nous est donnée pour rendre hommage aux victimes du nazisme en Avesnois pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Dans le n°54, René RUELLE, un Résistant prischois exécuté 14/12/1943 au fort de Bondues a été mis à l'honneur par Jean-Pierre CARRE et Thérèse TROUILLET dans le dernier numéro a évoqué le parcours de Trois victimes en 1944.

Beaucoup d'autres attendent d'être sortis de l'ombre, ne les oublions pas.

C'est une proposition, d'autres sujets ne sont pas à exclure.

C'est Régine DEVASSINE qui assurera désormais la mise en page de la revue, La présidente la remercie pour son investissement en faveur de l'association.

Les forums de discussion :

En décembre 2020 les groupes Yahoo, hébergeur de nos forums, se sont arrêtés.

James HARDY a fait le choix après consultation des colistiers de l'hébergeur canadien **io** et le CHGB a décidé en réunion de CA d'adopter le même pour sa liste chgb-infos.

Ancêtres-en-Avesnois, indépendant du CHGB et ouvert à tous est utilisé par nos adhérents pour les échanges à caractère généalogique et historique.

chgb-infos permet de communiquer aux adhérents les informations relatives au fonctionnement de l'association.

Nouvelles publications et ventes :

Pas de nouvelles publications à ce jour.

Ventes : mars 2021 (au local)

- **Limont-Fontaine**, les couples de Daniel BLONDEL
 - **Limont-Fontaine**, les habitants de Daniel BLONDEL
 - **MPLF Limont-Fontaine** par Christiane BIENFAIT
- Total : **35€**

Journées du Livre Régional à Etrœungt : novembre 2021

- **Les tribulations d'un généalogiste amateur** de Robert RAMELOT
 - **La vie quotidienne à Etrœungt** de la Gaule au XXe s. par Robert RAMELOT et Michel DEVOUGE
 - **Etrœungt NMD** par R. RAMELOT
 - **MPLF Prisches** par Nicolas Vydts
 - **MPLF Flaumont-Waudrechies** par Christiane BIENFAIT et Monique BOSQUET
 - **MPLF Rainsars** par Monique Bosquet
- Total : **11€**

Bibliothèque :

Mme Marie Héniau et M. Robert RAMELOT ont fait don à la bibliothèque du CHGB d'une centaine d'ouvrages ayant trait à l'histoire et à la généalogie.

Qu'ils soient tous deux vivement remerciés.

Projets 2022 :

Préparer les 20 ans du CHGB et les 80 ans de la Libération de l'Avesnois (exposition, articles sur les victimes du nazisme ...).

Déjà projetée en 2017, une sortie-visite de la Coupole d'Helfaut-Wizernes, à déterminer.

Participation aux JDLR à Etrœungt.

La participation à SCALDOBRESIA, salon de généalogie à Escaudœuvres en septembre a été abandonnée, faute de personnes pour nous représenter

Vote du rapport moral :

Le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

Bilan financier

Présenté par Thérèse TROUILLET, trésorière

RECETTES	
Adhésions	1840,00
Vente publications et relevés	185,00
Divers	2,89
TOTAL	2027,89

DEPENSES	
Frais bancaires, tenue de compte	91,66
Assurance	160,86
Internet et hébergeur serveur	472,66
Frais postaux	231,81
Fournitures de bureau	98,01
Achats bibliothèque	154,00
Divers (Téléthon, Timothy...)	494,00
TOTAL	1703,00

Situation au 31/12/2021 : 16207,85 €

Recettes 2021 : 2027,89 €

Dépenses 2021 : 1703,00 €

Vote du bilan financier :

Le bilan financier est approuvé à l'unanimité.

Elections au sein du CA :

Le CA est composé de 10 membres, 2 membres sont sortants et se représentent :
Thérèse TROUILLET, vice-présidente et trésorière et Alain FREMY, membre.

Deux nouveaux entrants : **Marie-Louise LOISEAU-LEŒUVRE** de Hargnies et
Pascal BOUILLARD de Artres, tous deux originaires de Berlaimont.

Ils sont tous quatre élus à l'unanimité.

Fin de séance : 11 h

Pour clôturer cette journée, nous découvrons les bords de Sambre aménagés pour la
promenade, à l'écluse de Berlaimont, sous un soleil radieux.



Les bords de Sambre à Berlaimont - photo Alain FREMY



1917-1918 Soldats décédés au Lazaret de Hautmont

1917-1918

Soldats étrangers et français décédés au lazaret allemand de Hautmont

Quelques explications historiques

Par **Pierre LANNOY** - chgb 619 - février 2022

Chargé de cours - METICES - Institut de Sociologie - Faculté de Philosophie
et Sciences Sociales - Université libre de Bruxelles (CP124)

Entre 2010 et 2015, *L'Avesnois* a publié la longue liste des militaires non allemands qui décédèrent à Hautmont en 1917 et 1918 au lazaret installé dans la rue Carion. C'est Colette RABIN-FRANÇOIS qui avait patiemment retranscrit les noms de ces centaines de soldats des nations alliées (1).

Outre les Français, on y trouve en effet des Russes, des Roumains, des Italiens, des Britanniques (Anglais, Ecossais et Irlandais) ainsi que des Américains et un Canadien. Une telle diversité de nationalités peut surprendre.

Comment des Russes, des Italiens ou des Américains se sont-ils retrouvés à Hautmont ? Tous ces hommes furent-ils présents en même temps dans la ville ? Pourquoi trouve-t-on aujourd'hui dans le cimetière communal des tombes françaises, britanniques et russes, et non celles d'autres nationalités ?

Voici quelques éléments pour répondre à ces questions, et à quelques autres.

1. Une nécrologie très instructive

Le premier décès d'un soldat étranger au lazaret de la rue Carion survient le 1^{er} mars 1917. Il s'agit d'un militaire russe. Quatre jours plus tard, c'est un soldat roumain qui s'éteint au même endroit. Les décès concernent uniquement des Russes et des Roumains jusqu'au 19

décembre 1917, jour où survint la mort d'un soldat italien ; un second Italien décéda le 27 décembre.

Du côté des Britanniques, le premier décès tombe trois mois plus tard, le 27 mars 1918 et pour les Français, le 10 avril. Le premier décès américain surviendra le 11 octobre 1918, un mois avant l'armistice.

MOIS	Russes	Roumains	Italiens	Français	Britanniques	Américains	TOTAL
1917-03	20	21					41
1917-04	12	1					13
1917-05	10	2					12
1917-06	4						4
1917-07	8						8
1917-08	6						6
1917-09	9						9
1917-10	4						4
1917-11							0
1917-12	7		2				9
1918-01	6		7				13
1918-02	4		5				9
1918-03	3		12		1		16
1918-04	3	1	10	7	29		50
1918-05	2		4	3	8		17
1918-06	3		1	7	16		27
1918-07	2	1	1	7	18		29
1918-08			1	15	23		39
1918-09	1	2	1	9	19		32
1918-10			17	37	98	7	159
1918-11			1		5	1	7
TOTAUX	104 (21%)	28 (5%)	62 (12%)	85 (17%)	217 (43%)	8 (2%)	504

Nombre de soldats alliés décédés au lazaret allemand de la rue Carion à Hautmont en 1917 et 1918, par mois et par nationalité. (2)

Pendant une année (de mars 1917 à mars 1918) on ne compte donc que trois nationalités parmi les militaires qui succombent au lazaret d'Hautmont : des Russes, des Roumains et des Italiens. D'où provenaient ces hommes ?



Carte-photo allemande (non datée) - Vue sur la Grand Place (le photographe allemand l'a nommée "Place du marché" et l'église pendant la Grande Guerre (coll. de l'auteur)

1.1. Russes, Roumains et Italiens

Russes, Roumains et Italiens ont ceci en commun qu'ils ne combattaient pas sur le front français. Les habitants de l'Avesnois sont les premiers à s'étonner de leur présence. Tel est le cas d'Henri CAMUS (1859-1921), chirurgien-dentiste à Maubeuge, qui écrit le 12 mars 1918 : « *Toute l'Europe est ici. Comme prisonniers, des Roumains, des Russes et des Italiens. Comme soldats, des Turcs, des Bulgares et des Autrichiens* » (3) Ces prisonniers étaient tous des hommes que les Allemands avaient amenés en France depuis d'autres zones de guerre.

Le témoignage du curé de Maroilles, l'abbé Joseph PETER (1879-1937), donne un calendrier précis de l'arrivée dans la région de ces contingents de prisonniers venus de fronts lointains : les Russes arrivent deux mois environ avant le 12 janvier 1916 (soit en novembre 1915), les Roumains le 15 février 1917 (leur venue fut annoncée dès le 1^{er} février 1917) et les Italiens au début de janvier 1918 (la nouvelle de leur arrivée est déjà mentionnée le 26 novembre 1917) (4)

Cette chronologie correspond exactement au calendrier de création par l'état-major allemand des compagnies de travail pour prisonniers de guerre de différentes nationalités : pour Russes en septembre 1915, pour Roumains en octobre 1916 et pour Italiens en novembre 1917 (et aussi pour Portugais en juin 1918). Ces commandos de prisonniers furent envoyés dans les territoires occupés de France et de Belgique ainsi qu'en Alsace-Lorraine, sans aucune restriction quant à la nature des travaux effectués ou à la distance par rapport à la ligne de feu (5).

Concernant les Russes, il s'agit de soldats capturés par les Allemands au cours des affrontements qui ensanglantent le front de l'est depuis 1914, à l'instar de ce qui se passe sur le front occidental avec les soldats français ou britanniques tombant aux mains de leurs ennemis allemands. Il est possible que certains prisonniers russes provinssent du corps expéditionnaire russe qui fut engagé en Champagne entre juillet 1916 et avril 1917 aux côtés des armées françaises, et qui subit de très lourdes pertes, parmi lesquelles de nombreux morts (6).

En effet, au vu de la chronologie des faits, ces hommes ne constituaient pas les compagnies de prisonniers arrivées en Avesnois dès novembre 1915, et ne furent pas suffisamment nombreux pour constituer tous les détachements exploités en France et en Belgique occupées en 1916 et 1917. À partir du début de 1918, le nombre de prisonniers russes présents dans les départements envahis diminua progressivement. En effet, depuis décembre 1917 l'Allemagne et la Russie négociaient une paix séparée qui sera définitivement conclue le 3 mars 1918 avec la signature du traité de paix de Brest-Litovsk.

Dans ce cadre, l'état-major allemand ordonna dès le 10 janvier 1918 que les prisonniers russes détachés sur le front ouest soient rapatriés dans des camps en Allemagne et remplacés par des prisonniers d'autres nationalités, qui furent principalement des Italiens (7). Les Allemands gardèrent néanmoins de nombreux prisonniers russes en France et en Belgique, et cela jusqu'à la fin de la guerre.

La Roumanie, de son côté, entra en guerre contre l'Allemagne en août 1916.

Rapidement défaite par son adversaire, l'armée roumaine lui laisse de nombreux prisonniers. Les compagnies de travail pour prisonniers roumains sont créées en octobre 1916, et sont envoyées en France dès la fin de l'année, où les premiers décès sont enregistrés à partir de janvier 1917.

Dans la région de Maubeuge, les prisonniers roumains arrivèrent au début de 1917. L'abbé PETER note dans son carnet, en date du 2 février : « *Mille ou deux mille prisonniers roumains sont concentrés dans la région de Maubeuge, dit-on, destinés à être répartis dans les différentes Commandantures. Des Russes vont être amenés également* ».

A Hautmont, le premier décès d'un prisonnier roumain surviendra le 5 mars, et 20 autres y succomberont dans le même mois.



Photographie de prisonniers russes et roumains à Maroilles, devant les bâtiments du patronage, réputée prise en 1917 (extrait de Maroilles 14-18. Tome 2. Patriotismes et résistance au village, Maroilles, Société Historique de Maroilles, 2015, p.354)

Quant aux Italiens, il s'agit pour tous de soldats qui furent capturés par les Allemands et les Autrichiens lors de la bataille de Caporetto, qui fit rage du 24 octobre au 12 novembre 1917. Restée neutre jusqu'en mai 1915, l'Italie engagea d'abord la guerre contre la seule Autriche-Hongrie. Mais par suite de l'entrée en guerre de la Roumanie et sur la pression de ses alliés de l'Entente, elle déclara la guerre à l'Allemagne le 28 août 1916.

En octobre 1917, des troupes allemandes sont envoyées dans les Alpes juliennes pour prêter main forte à l'armée austro-hongroise qui souhaite porter un coup décisif à son adversaire italien. La victoire est triomphale : les Italiens sont repoussés jusqu'au fleuve Piave, à proximité de Venise, et perdent près de 300.000 soldats faits prisonniers.

Un accord entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, annoncé dès le 9 novembre 1917, prévoit alors que la moitié des captifs sera envoyée en Allemagne (8). Quelques semaines plus tard, 22 commandos de prisonniers italiens comptant 500 hommes chacun sont expédiés en France envahie.

À Hautmont, le premier décès italien surviendra le 19 décembre 1917 ; et à Sous-le-Bois, le premier des 13 décès de prisonniers italiens sera enregistré le 15 janvier 1918. Au même moment, Henri CAMUS écrit dans son journal de guerre personnel : « Samedi 19 janvier 1918. En ce moment, il y a des prisonniers italiens à Maubeuge et ça fait pitié de les voir tant ils sont minables, tant ils ont l'air de souffrir de la faim ; ils meurent de faim et on en a déjà enterré un ce matin. Ils sont plus malmenés que tous les autres prisonniers russes, roumains ou anglais ».

1. 2. Britanniques, Français et Américains

De leur côté, les armées française et britannique étaient bien évidemment engagées sur le front de France depuis le mois d'août 1914. Cependant, en ce qui le concerne, le lazaret d'Hautmont ne reçoit des soldats français et britanniques qu'à partir de la fin du mois de mars 1918, c'est-à-dire après le déclenchement de la gigantesque offensive allemande dite « bataille du Kaiser » ou « opération Michael », qui fut lancée le 21 mars entre Cambrai et Saint-Quentin, à la jonction des armées française et anglaise.

En quelques jours, plus de 160 000 soldats britanniques sont mis hors de combat, tués ou faits prisonniers. Certains d'entre eux sont envoyés dans le bassin de Maubeuge, et se retrouvent à Hautmont. Il en ira de même pour des soldats français, eux aussi fraîchement capturés lors de l'offensive allemande du printemps. Parmi eux, on relèvera la présence de deux soldats issus de colonies françaises (Algérie et Madagascar).

On notera que près de la moitié des décès de prisonniers français et britanniques est enregistrée sur le dernier mois d'occupation, entre le 1^{er} octobre et le 4 novembre 1918, jour où les deux derniers décès de prisonniers sont survenus (36 sur 84 pour les Français, 103 sur 217 pour les Britanniques). Les 8 décès américains survinrent tous pendant la même période (entre le 11 octobre et le 4 novembre). Cela signifie que des prisonniers américains sont arrivés à Hautmont au plus tard en septembre 1918, après l'engagement de leur armée sur le front français à partir de juin 1918.

Cette hausse spectaculaire du nombre de décès français et britanniques en octobre 1918 peut sans doute s'expliquer par la conjonction de deux éléments. Le premier est l'augmentation du nombre de prisonniers présents à Maubeuge et ses environs, entraînée par la retraite de l'armée allemande suivant la Sambre. Ces observations faites à Landrecies en septembre 1918 en attestent :

« Bientôt, de nombreux groupes de prisonniers français traversent la cité. Ils arrivaient du front, peu nourris, hâves et déguenillés. Les Landreciens, torturés eux-mêmes par la faim, faisaient ce qu'ils pouvaient pour apporter un léger réconfort à ceux qui venaient de la bataille et annonçaient, par le fait, la victoire prochaine ! Le 14 septembre, une colonne d'environ deux mille prisonniers français arriva à pied, de Saint-Quentin, sous une pluie battante. Les Allemands les parquèrent sur un terrain vague, à côté de l'École des filles, sans nourriture et sans abri » (9).

Le deuxième facteur qui explique l'augmentation des décès est la vague de grippe espagnole qui submerge la France courant octobre et atteint son niveau maximal début novembre (10).

2. Que faisaient ces prisonniers de guerre ?

La quantité importante de décès survenus au lazaret de la rue Carion indique que de nombreux prisonniers de guerre alliés se trouvaient à Hautmont et dans le bassin de Maubeuge en 1917 et 1918. Qu'y faisaient-ils ? Si les Allemands envoyaient une grande partie de leurs prisonniers dans des camps de détention situés en Allemagne, d'autres étaient utilisés dans des commandos de travail non seulement sur le territoire allemand mais également dans les régions occupées de Belgique et de France.

Ces compagnies ou commandos étaient composés exclusivement d'hommes de troupe, les officiers, qu'il était en principe interdit de mettre au travail, étant rassemblés dans des camps ou des quartiers de camps réservés aux gradés, tous situés en Allemagne.

En ce qui concerne les prisonniers décédés à Hautmont, les compagnies de travail dont ils provenaient furent employées à l'une ou l'autre des activités suivantes : l'exploitation de la forêt de Mormal, la manutention au service des Allemands ou la destruction des usines locales.

Grâce au témoignage de l'abbé PETER, nous savons que dès novembre 1915 des prisonniers russes (et Roumains ensuite) furent employés pour l'exploitation de la forêt domaniale de Mormal. Ils furent logés à Maroilles, Landrecies et Jolimetz (11).

Une autre personne de Maroilles, Béatrice MAILLIARD-TOTTIE (1867-1957) leur apporta son aide, comme elle le fit auprès de prisonniers anglais et français :

« Un dimanche de juin 1916, à l'heure du déjeuner, une colonne de prisonniers russes s'arrêta sous nos fenêtres ; je demandai à l'officier qui la commandait, la permission de donner à manger à ses pauvres gens ; sur sa réponse affirmative, mes enfants et moi leur distribuâmes notre repas ; ils ne parlaient pas le français, mais leurs regards et leurs gestes furent significatifs. Ils séjournèrent tout l'été à Maroilles, et leurs geôliers nous autorisèrent à leur porter des vivres » (12).

Notre Présidente Annie LEMAIRE relate un souvenir intéressant : durant la Grande Guerre, sa grand-mère paternelle, née en 1903, habitait une ferme à Sassegnies, entre la forêt de Mormal et la Sambre canalisée, et elle lui raconta que des prisonniers russes venant d'Hachette, où existait apparemment un camp (mais peut-être s'agissait-il de celui de Landrecies), se ruiaient sur le tas de fumier pour y prendre les boyaux de lapin qui s'y trouvaient, tant ils étaient affamés.

Quant aux prisonniers italiens, certains d'entre eux furent affectés à l'agrandissement

de la gare d'Hachette, située entre la forêt de Mormal et la Sambre canalisée, où passait la ligne de chemin de fer menant vers Paris, c'est-à-dire vers le front (13).



*La place de la gare à Hachette après 1918
à droite, les baraquements construits par les prisonniers italiens (coll. Hervé GOURNAY)*

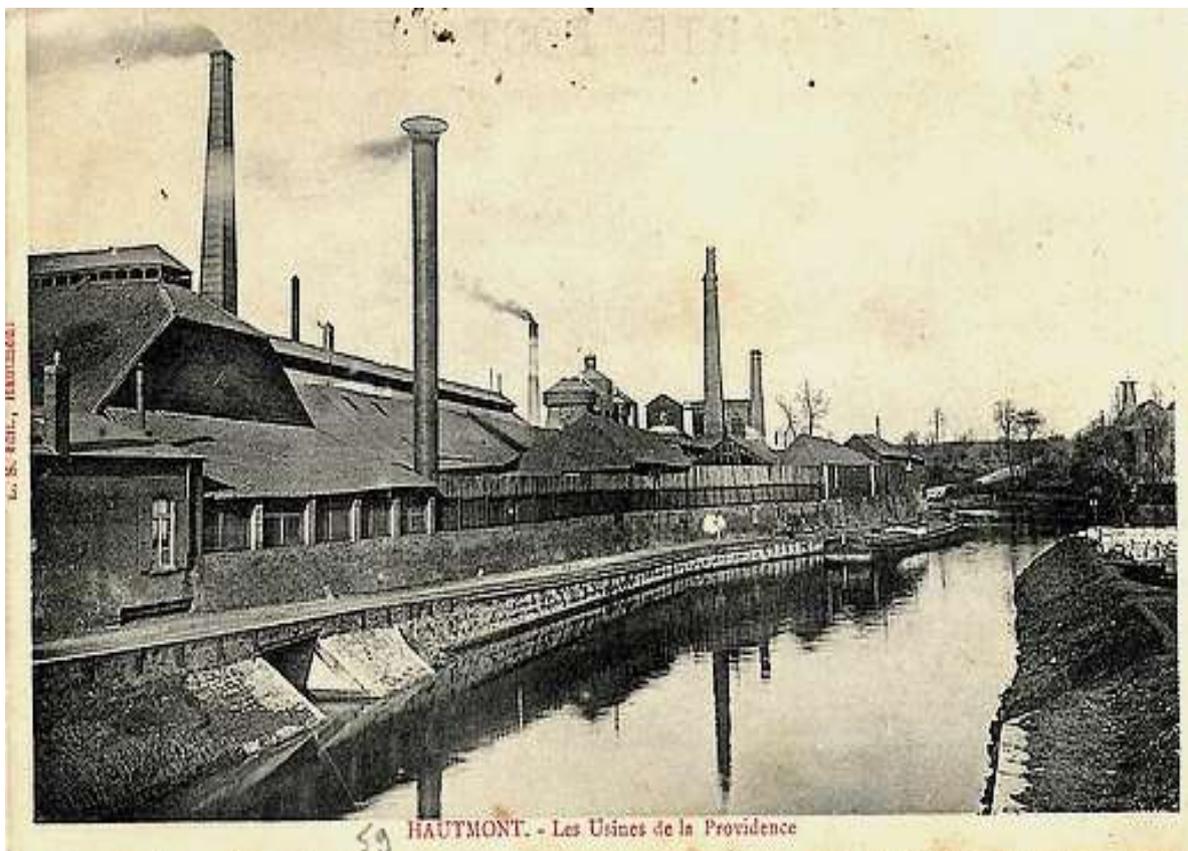
D'autres prisonniers pouvaient être contraints à effectuer toutes sortes de travaux de manutention pour les Allemands : charger ou décharger des trains ou des péniches, nettoyer les rues ou encore transporter du matériel dans les « magasins » militaires allemands. La preuve en est que le soldat britannique Samuel SULLIVAN meurt à Hautmont le 12 juillet 1918 au magasin d'Étape installé dans la rue des Bassins, rive gauche, à proximité de la gare.

Enfin, des compagnies de prisonniers furent utilisées pour démanteler les usines de la localité, comme ce fut également le cas en bien d'autres lieux en France et en Belgique occupées.

Au début du XXe siècle, Hautmont est devenue un centre industriel important en bord de Sambre. « *C'est moins une ville qu'un énorme groupe d'usines métallurgiques* », écrit Victor-Eugène ARDOUIN-DUMAZET en 1913 dans le volume de son *Voyage en France* consacré au Hainaut ; « *Hauts fourneaux, laminoirs de fer et de zinc, ateliers de constructions métalliques et de machines agricoles, boulonneries, fonderies, fabriques de produits chimiques dressent une forêt de cheminées d'où s'élève sans cesse un nuage de fumée qui assombrit le paysage* » (14).

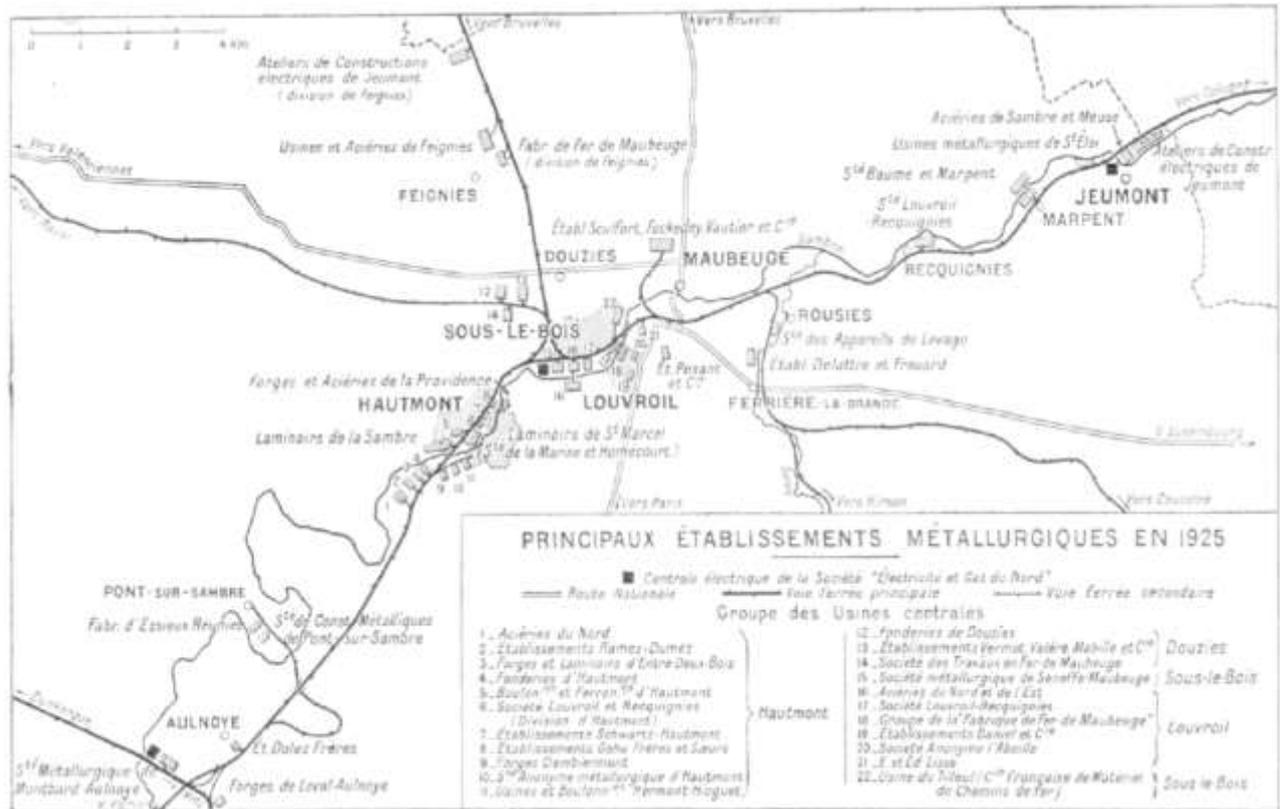
Quatre ans plus tard, les Allemands procèdent à la destruction de plusieurs usines. Ces

travaux dévastateurs furent confiés à des civils réquisitionnés et à des prisonniers militaires. Ainsi, aux usines de la Providence rue de Grattières, deux soldats britanniques, Samuel BARLOW et Alfred HANSFORD, trouvent la mort le 7 août 1918. Les enlèvements de machines et les destructions des installations avaient débuté là en 1917 ; en novembre 1918, l'usine était entièrement détruite (15).



Les usines de la Providence avant (vue 1) et après (vues 2 et 3) les destructions exécutées par des prisonniers militaires alliés sur ordre des Allemands entre novembre 1917 et novembre 1918.

La société des Boulonneries et Ferronneries d'Hautmont souffrira elle aussi de la dévastation, même si une grande partie des bâtiments et des machines fut sauvée grâce aux protestations énergiques d'Edmond van DIEST, le président du conseil d'administration resté sur place tout au long de la guerre.



Carte permettant de situer les principales usines ayant subi enlèvements et dégradations en 1917 et 1918 sur ordre des Allemands.

Source : Raymond MATTON, « L'industrie du fer dans le bassin de Maubeuge », *Annales de Géographie*, t. 36, n°202, 1927, p.311.

À Louvroil, à côté d'Hautmont, les Forges et Aciéries du Nord et de l'Est sont aux mains des Allemands depuis août 1914, mais c'est en 1917 que furent opérées les destructions systématiques.

« Au début de mars [1917], sans que nous ayons été prévenus en aucune façon, des équipes de prisonniers russes, sous les ordres immédiats de sous-officiers allemands vinrent, pour le compte des Frères HOLLANDERS, marchands de mitrailles à Aix-la-Chapelle, commencer la démolition de notre ancienne usine.

Tout y passa, machines, chaudières, tuyauteries, installations électriques, charpentes, fours, outillage, pièces de rechange neuves, tout fut, ou cassé au marteau ou au mouton, ou dynamité sans souci des destructions que provoquaient les explosions aux constructions adjacentes. Quelques mois plus tard il ne restait rien de cette partie de nos usines, si ce n'est

quelques murs ébréchés et quelques charpentes branlantes inutilisables. Notre usine d'Aulnoye eut le même sort, à peu près à la même époque, et fut démolie dans des conditions identiques par les mêmes frères HOLLANDERS » (16).

Durant cette période, c'est-à-dire entre mars et octobre 1917, 73 décès de prisonniers russes sont enregistrés au lazaret de la rue Carion.

Quelques kilomètres plus loin, à Ferrière-la-Grande, ce sont les ateliers de la Société Ed. DELATTRE et Cie qui font l'objet du ravage. En juillet 1914, un millier de personnes y travaillaient, produisant du matériel pour hauts-fourneaux, les aciéries et les laminoirs. À partir de 1916 et jusqu'en octobre 1918, les Allemands procèdent à l'enlèvement de matières premières, de pièces et de machines.

Mais ...lorsque les machines-outils ou appareils divers étaient trop importants pour être transportés, ou n'avaient pas de destination prévue, ils ont été brisés sur place... (17)

On retrouve les mêmes scènes sur l'autre rive de la Sambre.

À Sous-le-Bois, l'usine de la Société Métallurgique de Senelle-Maubeuge fut d'abord utilisée par les Allemands pour la fabrication de piquets pour fils barbelés ; mais ensuite, celle-ci *...a vu détruire toutes ses installations de laminoirs et son atelier de puddlage et enlever tout le matériel de sa fonderie et son atelier de constructions mécaniques... (18).* Et à la Fabrique de Fer de Maubeuge, certaines divisions seront complètement rasées par l'occupant.

À la même période, l'usine de la Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye, située à un jet de pierre de Berlaimont de l'autre côté de la Sambre, se voyait systématiquement démantelée, avant d'être dynamitée et incendiée par les Allemands lors de leur départ définitif. On ne devait plus y retrouver que des décombres (19).

Dans tous les cas, les prisonniers devenus incapables de travailler (par suite de maladie, d'épuisement ou de blessures accidentelles ou infligées par leurs gardiens) étaient évacués vers des lazarets militaires, souvent réservés aux seuls prisonniers. Celui de la rue Carion à Hautmont en fait partie, tout comme celui de la rue de Douzies à Sous-le-Bois.

D'ailleurs, nous ne trouvons aucun acte de décès de prisonniers russes, roumains ou italiens dans les registres municipaux d'Aulnoye, Berlaimont, Ferrière-la-Grande, Landrecies, Louvroil, Maroilles ou Pont-sur-Sambre, alors que la présence de ces hommes y est avérée à un moment ou à un autre.

Le registre de Locquignol, néanmoins, mentionne un seul décès, celui d'un prisonnier russe décédé en mars 1917 *...en cette commune en la forêt de Mormal lieu-dit la Malgueule...*

L'acte dressé par le maire de Locquignol ...sur déclaration envoyée par la Mairie de Berlaimont... précise que ...le corps de Alex MACHKOSEWIKSCH a été inhumé au cimetière de Berlaimont... (20).

Michèle LANNOY a retracé l'itinéraire de ce soldat biélorusse, dont le nom exact est Alex MAKHTOSEVITCH : il appartenait au 226^{ème} régiment d'infanterie de Zemliansk basé à Voronej (ouest de la Russie) et fut fait prisonnier vraisemblablement en 1915 sur le front germano-russe ; il transite ensuite par le camp de Guben, dans le Brandebourg allemand, avant de décéder le 9 mars 1917 dans la forêt de Mormal (21).

3. Le lazaret de la rue Carion et la mairie de Louis GÉHU

Au total, 504 décès de prisonniers militaires seront enregistrés par la mairie d'Hautmont, tous survenus « au lazaret situé Rue Carion », à l'exception de quatre d'entre eux, que nous avons mentionnés précédemment. La rue Carion traverse Hautmont d'ouest en est, à quelques encablures de la Grand-Place et de son imposante église Notre-Dame de l'Assomption.

Le lazaret allemand y occupait l'école communale de garçons dite du centre (le bâtiment de l'école Charles Carion sera rasé un siècle plus tard, en 2019) (22)



L'école communale de garçons de la rue Carion à Hautmont dont les Allemands firent en 1917 un lazaret pour les prisonniers de guerre exploités dans la région (collection de l'auteur).

Tous les décès de prisonniers furent actés par Louis GÉHU, alors adjoint au maire d'Hautmont et secrétaire du Comité Régional, qui était par ailleurs actionnaire-gérant des

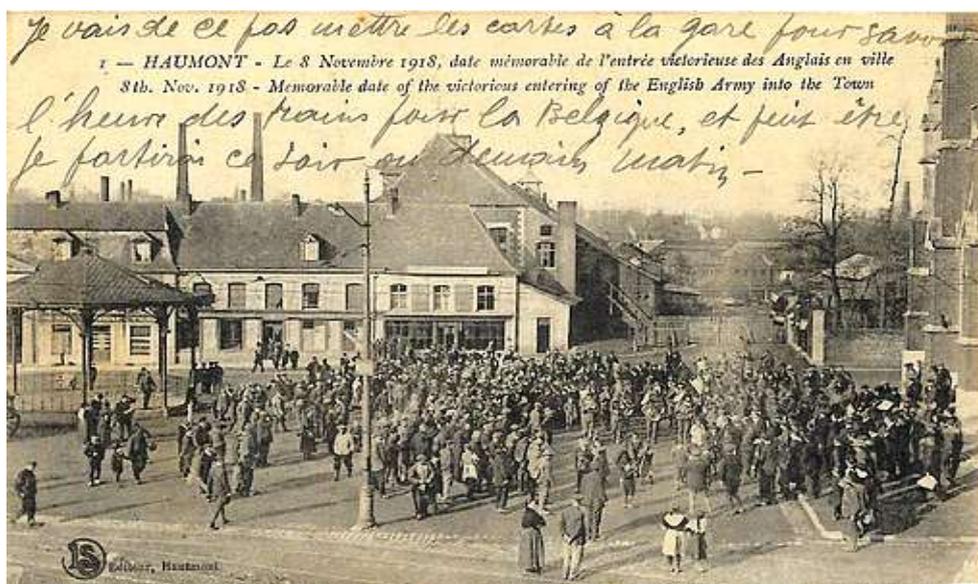
forges et fonderies DEMBIERMONT-GÉHU, dont les usines prospères employaient 130 ouvriers avant la Grande Guerre (23).

L'inhumation des dépouilles des prisonniers était effectuée par les autorités civiles dans un carré militaire contigu au cimetière municipal situé en bordure de la route menant à Maubeuge (actuellement avenue de Ferrière), à moins d'un kilomètre du lazaret de la rue Carion (24).

Le 7 novembre 1918, les Allemands faisaient évacuer les hôpitaux de Maubeuge, et sans doute en aura-t-il été de même quelques jours ou heures plus tôt pour ceux d'Hautmont et de Sous-le-Bois. En effet, plus aucun décès de prisonnier ne sera enregistré à Hautmont après celui du soldat italien Secondo GRONCHI le 4 novembre. Quatre jours plus tard, Hautmont est libéré. Un communiqué britannique du 8 novembre au soir précise : « *Nous avons nettoyé Hautmont et nous approchons de la voie ferrée à l'ouest de Maubeuge* ». Le fort, situé à l'est de la localité, sera reconquis dans la nuit.

Le 14 novembre 1918, Louis GÉHU consacre son après-midi à inscrire dans le registre municipal pas moins de 85 actes de décès de prisonniers de guerre survenus au lazaret de la rue Carion entre le 12 octobre et le 4 novembre. Avant le 12 octobre 1918, l'adjoint au maire actait les décès de prisonniers *...sur le vu d'une lettre des Autorités Allemandes...*, au jour le jour. Mais pour tous les décès survenus ensuite, il mentionne opérer leur inscription *...sur un ordre verbal des Autorités Allemandes...*, ce qui laisse supposer qu'à partir de cette date les informations lui étaient signalées oralement et non plus par écrit, comme précédemment.

Il est alors fort probable que Louis GÉHU ait consigné ces renseignements en dehors du registre municipal, avant de décider - pour une raison qui nous reste inconnue - de les y retranscrire, trois jours après l'armistice.



À Hautmont, le 8 novembre 1918, devant l'église Notre-Dame de l'Assomption, une fanfare britannique célèbre la libération de la localité (coll. de l'auteur).

4. Visite au cimetière

Si l'on visite aujourd'hui le carré militaire du cimetière d'Hautmont, on ne retrouve plus toutes les nationalités des militaires décédés au lazaret de la rue Carion en 1917 et 1918. Seules y sont encore présentes les tombes des soldats britanniques (246), français (55) et russes (100).

En ce qui concerne les soldats britanniques, on constate que le nombre de tombes (246) est plus élevé que le nombre de prisonniers décédés à Hautmont (217). Ces tombes supplémentaires sont celles de soldats tués lors des combats qui se sont déroulés pour la reprise d'Hautmont en novembre 1918, ou qui sont décédés lors de leur séjour ultérieur dans la commune.

Pour les soldats français, la situation est inverse : le nombre de tombes (55) est inférieur à celui des prisonniers décédés à Hautmont (84). Plusieurs dépouilles ont pu être transférées dans les années 1920 à la demande des familles des défunts. On notera également que, dans la seconde quinzaine de mars 1923, les restes des militaires inconnus inhumés dans le cimetière d'Hautmont (ainsi que ceux des cimetières communaux de Maubeuge, Ferrière-la-Grande ou Fourmies) furent translattés dans l'ossuaire du cimetière national d'Assevent, comme le précise un communiqué du Souvenir Français.

Plus tard, le 13 mars 1928, 12 tombes militaires françaises du cimetière d'Hautmont furent déplacées et regroupées en un même emplacement du cimetière. (25)

Les soldats russes sont honorés par un ossuaire (qui se dit en russe « tombe fraternelle ») sur lequel sont inscrits 100 noms. À ce jour, nous ne pouvons expliquer la différence avec le nombre d'actes de décès (104) dressés à Hautmont.



La « tombe fraternelle » commémorant les prisonniers russes décédés à Hautmont durant leur captivité (photo de Michèle LANNOY).

Les corps des prisonniers américains, italiens et roumains furent tous transférés en d'autres cimetières durant l'entre-deux-guerres.

On retrouve 3 des 8 soldats américains décédés à Hautmont dans le « Somme American Cemetery », lequel est, contrairement à ce que suggère son nom, situé dans le département de l'Aisne, à côté du village de Bony. Les 5 autres dépouilles ne sont répertoriées dans aucun cimetière militaire américain de France ; elles ont probablement été rapatriées aux États-Unis après la guerre, à la demande des familles (26).

Tous les corps des prisonniers italiens enterrés à Hautmont (comme tous ceux de Sous-le-Bois et de Maubeuge) ont été transférés dans le cimetière militaire italien de Bligny, dans la Marne. Si la date de ce transfert ne nous est pas connue avec précision, nous savons que les autorités militaires italiennes organisèrent trois opérations successives de regroupement des corps de leurs soldats vers Bligny, respectivement en 1920, 1924 et 1926-1927 (27).

Enfin, les dépouilles des Roumains ont été amenées dans le carré militaire n°2 du cimetière de Maubeuge-centre, qui compte encore aujourd'hui 80 tombes roumaines datant de la Grande Guerre (28).

Ainsi décryptée, la liste des « soldats étrangers et français décédés au lazaret allemand d'Hautmont » éclaire un pan important de l'occupation allemande à Hautmont et dans le rayon industriel de Maubeuge en 1917 et 1918.

Sources - Documentation

- 1- Colette RABIN-FRANÇOIS : « Soldats étrangers et français décédés au lazaret allemand d'Hautmont » L'Avesnois. Bulletin du Cercle Historique et Généalogique de Berlaimont (n°17-18-19-25-28-29-30-31-33-35-37-39-40, 2010-2015).
- 2- Archives départementales du Nord, Hautmont/D, 1917 [3 E 9377] et 1918 [3 E 9378].
- 3- Henri CAMUS : *Journal de guerre. Maubeuge 1914-1918. Pour mon Fils Maurice, Hélène et mes Chers Petits Enfants*, retranscription par Yves DERAYMAEKER (https://horizon14-18.eu/wa_files/journal_camus.pdf).
- 4- Hervé GOURNAY, «1915-1918 - Journal d'occupation d'un patriote : L'abbé Joseph PETER, curé de Maroilles », L'Avesnois, n°43, décembre 2016, pp.12-14) ; *Journal de Monsieur le Chanoine Joseph Peter, Curé de Maroilles, pendant la Première Guerre Mondiale*, retranscrit par Michel COULON (mars 2005). Je remercie M. Hervé GOURNAY, Président de la Société Historique de Maroilles, de m'avoir procuré le document original et sa retranscription **laquelle a été publiée, accompagnée de commentaires et d'une biographie de l'abbé PETER, Tome 2. Patriotismes et résistance au village, Maroilles, Société Historique de Maroilles, 2015, pp.111-285.**
- 5- Hermann CRON : *Die Organisation des deutschen Heeres im Weltkrieg*, Berlin, 1923, p. 164.
- 6- Rémi ADAM : *Histoire des soldats russes en France 1915-1920. Les damnés de la guerre*, Paris,

L'Harmattan, 1996 ; Éric DEROO & Gérard GOROKHOFF, *Héros et mutins. Les soldats russes sur le front français 1916-1918*, Paris, Gallimard-DMPA, 2010.

7- Heather JONES: *Violence against Prisoners of War in the First World War. Britain, France and Germany, 1914-1920*, Cambridge, 2011, p.177.

8- Jean-Claude LAPARRA, *Le prix d'une alliance. Les Austro-Hongrois sur le front ouest 1914-1918*, Louviers, Ysec, 2002, pp.87-88.

9- Abbé Paulin GILOTEAUX : *Histoire de Landrecies des origines à nos jours*, Le Quesnoy, Chez l'auteur - Œuvres charitables, 1962, p.193

10 - Freddy VINET : *La grande grippe. 1918. La pire épidémie du siècle*, Paris, Vendémiaire, 2018, p.28.

11- Gérald COLLET : *Le pillage de la forêt de Mormal par les Allemands en 1914/18*, L'Avesnois, n°47, décembre 2017, pp.29-34.

12- Béatrice MAILLIARD, *Une famille en pays envahis*, Paris, Collection des Carnets de route célèbres, 1934, citée dans **Maroilles 14-18. Tome 2**, op. cit., p.354. Béatrice était l'épouse de Evence ou Evans MAILLIARD (1863-1944), membre de la famille dirigeant la tannerie MAILLIARD-GOSSEAUX puis la Manufacture de cuirs de la Sambre à Maroilles.

13- Journal de Monsieur le Chanoine Joseph PETER..., 26 novembre 1917, 3 janvier 1918 et 19 janvier 1918.

14- Victor-Eugène ARDOUIN-DUMAZET : *Voyage en France. Hainaut et Cambrésis (19^e série)*, Paris, Berger-Levrault, 1913, p.266.

15- Pierre BOULIN : *L'organisation du travail dans la région envahie de la France pendant l'occupation*, Paris/New Haven, PUF/Yale University Press, s.d., p.18.

16- F. VILLAIN : « Etablissements des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est », dans *Nos usines métallurgiques dévastées (1914-1918)*. Monographies de quelques grandes usines métallurgiques françaises détruites par les Allemands rédigés par un groupe d'ingénieurs, Paris, Éditions de La Revue de Métallurgie, 1921, pp.197-198.

17- M. LHONNEUR, « Note sur les Usines de Ferrière-la-Grande pendant l'occupation allemande », *Nos usines métallurgiques dévastées (1914-1918) ...*, pp.91-97.

18- Pierre BOULIN, *L'organisation du travail...*, p.43 ; Henri Lallement, « La destruction de l'usine de Senelle », *Nos usines métallurgiques dévastées (1914-1918) ...*, pp.167-179.

19- P. JARRY : « La destruction des Usines d'Aulnoye de la Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye », *Nos usines métallurgiques dévastées (1914-1918) ...*, pp.163-166.

20- Archives départementales du Nord, Locquignol / NMD [1917-1917], 3 E 9682.

21- Communication personnelle, 08/12/2021. Pour une vue d'ensemble sur les prisonniers russes en France occupée, voir Michèle LANNOY, *Le colosse russe en route pour Berlin. L'odyssée des prisonniers russes de la Première Guerre Mondiale*, Chez l'auteure, s.d. [2022]. Je remercie l'auteure pour tous les renseignements qu'elle m'a généreusement fournis.

22- Gaëlle Le GOUËZE : *Hautmont dans la Grande Guerre (Exposition des Archives Municipales d'Hautmont. Du samedi 8 au vendredi 14 novembre 2014)*, Hautmont, 2014, p.3
(https://www.mairie-hautmont.fr/medias/2018/08/Hautmont_1914-1918.pdf).

23- *Les grandes industries modernes et les Centraux*, Paris, M. de Brunoff, 1929, p.100.

Le poste d'adjoint au maire fut assuré par Georges LONGUEVILLE, un autre industriel de la localité, jusqu'au 28 janvier 1916, date à laquelle LONGUEVILLE et GÉHU furent arrêtés par les Allemands, sur la base d'une dénonciation, pour avoir animé un « comité » qui facilitait le passage de jeunes gens vers les Pays-Bas. Georges LONGUEVILLE fut condamné à 12 ans de travaux forcés. De son côté, Louis GÉHU fut relaxé et assura ensuite la fonction d'adjoint au maire durant le reste de la guerre. Après la fin des hostilités, LONGUEVILLE revint à

Hautmont et témoigna dans les procès lancés contre ses dénonciateurs, parmi lesquels figuraient le maire dont il était adjoint, Fidèle HAUSSY, lui aussi industriel à Hautmont. Georges LONGUEVILLE fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur en janvier 1922.

24- Commonwealth War Graves Commission, « Hautmont Communal Cemetery » (<https://www.cwgc.org/visit-us/find-cemeteries-memorials/cemetery-details/64308/hautmont-communal-cemetery/>).

25- *L'Echo de Paris*, 5 mars 1923, p.5 ; *L'Action française*, 5 mars 1928, p.4.

26- Recherche effectuée sur le site de l'American Battle Monuments Commission (<https://www.abmc.gov/database-search>).

27- Béatrix PAU : « Le transfert des corps des militaires italiens tombés en terre de France », *Cahiers de la Méditerranée*, 81, 2010, pp.221-237 (<http://cdlm.revues.org/5583>)

28- Jean NOUZILLE : *Le calvaire des prisonniers de guerre roumains en Alsace-Lorraine, 1917-1918*, Bucarest, Editions Militaires, 1991, p.153 ; « Maubeuge » sur MemorialGenWeb (<https://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/synthese.php?dpt=59>)

Rapport sur l'occupation allemande par E. RICHEPIN

Berlaimont 1914-1918

Rapport sur l'occupation allemande

par Émilie RICHEPIN

Directrice de l'École des filles et de l'École de garçons

Présentation

Début février, Jean-Pierre CARRE nous communiquait le lien (voir la note en fin d'article) donnant accès à un document rédigé par la Directrice du Cours Complémentaire de Berlaimont durant l'occupation allemande de 1914 à 1918.

Nous l'en remercions vivement.

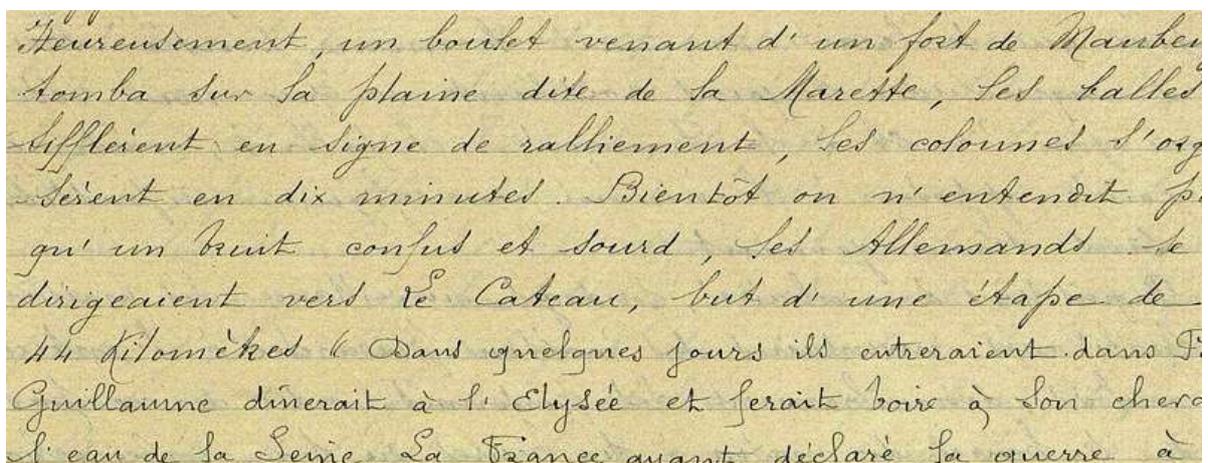
Un document inconnu jusqu'à ce jour qui donne une idée de la vie des élèves - nos enfants - et surtout de la leçon de dignité et de courage permanente donnée par leurs enseignants, avec à leur tête une Directrice qui ne plia jamais sous les invectives de l'ennemi.

Ainsi, avec les très nombreux articles que nous avons publiés et les "Carnets" de Marguerite CAYEUX, le "Rapport RICHEPIN" apporte une nouvelle pièce au dossier 1ère Guerre Mondiale, spécifique à la commune de Berlaimont.

Le texte a été transcrit dans son intégralité par Annie LEMAIRE, ravie de l'exercice quoique *...un peu frustrée car visiblement il manque la fin... la dernière phrase est en suspens..*

Nous ne saurons donc jamais ce qui se passa *... après le départ du Colonel...* [allemand] début novembre 1918 et, tout comme notre Présidente, nous restons un peu sur notre faim. Nous reste ce nouveau témoignage des difficultés de la vie sous l'occupation, un texte remarquable de précision, enrichi d'anecdotes, dans une langue française parfaitement maîtrisée.

Nous avons juste choisi d'en aérer la présentation pour faciliter la lecture.



Heureusement, un boulet venant d'un fort de Maubeuge tomba sur la plaine dite de la Marette, les balles sifflaient en signe de ralliement, les colonnes s'organisèrent en dix minutes. Bientôt on n'entendit plus qu'un bruit confus et sourd, les Allemands se dirigeaient vers le Cateau, but d'une étape de 44 kilomètres. Dans quelques jours ils entreraient dans F. Guillaume dînerait à l'Élysée et ferait boire à son cher le eau de la Senne. La France ayant déclaré la guerre à

Jean Pierre CARRE précise que les parents de Émilie RICHEPIN se sont mariés en 1872 à Flaumont-Waudrechies. Le père a été instituteur adjoint à Etroeungt, puis instituteur à Aibes et Dourlers, puis en 1906 à Rousies.

Émilie °1874 à Aibes avait 3 sœurs : Jenny °1873 et Marie Marguerite °1878 (nées toutes deux à Aibes) et Jeanne °1884 née à Dourlers. Toutes, sauf Jenny, furent institutrices.

"Rapport sur l'occupation allemande"

I

Les éclaireurs allemands firent leur entrée dans Berlaimont vers 20 heures du soir, au 25 août 1914, sans autre escarmouche que celle qui se produisit au pont du chemin de fer de la ligne de Valenciennes où un capitaine anglais fut blessé mortellement, transporté à Avesnes et inhumé dans le cimetière.

Vers huit heures du matin, le 26, les premiers régiments allemands parurent. Jusqu'à trois heures de l'après-midi ils passèrent sans arrêt, par des rues, vides de civils, se dirigeant vers la forêt de Mormal, assignée comme endroit de repos. Rideaux baissés, consternés nous assistâmes à ce long défilé silencieux, gris, ordonné, marqué du sourd rythme des bottes ferrées.

L'école ayant été transformée en Croix Rouge locale, bien que l'établissement ne fût pas en vue, situé au fond d'une place, sur la gauche de la rue suivie par l'ennemi, pas un chef ne passa sans faire volter son cheval pour saluer sabre au clair la Grande Croix de Genève. Je note ce fait parce que ce geste était moins une marque de respect, qu'une pratique superstitieuse de gens sentant la Mort voisine. Des personnes compétentes estimèrent à 40000 le nombre des soldats qui défilèrent. Exténués, affamés, mal chaussés, les pieds blessés par de longues étapes et surtout par des bottes dures et mal conditionnées, à la suite d'un ordre aussi bref que guttural venant de chefs au collet rouge-vif, les soldats se laissaient tomber, endormis déjà, sur les trottoirs, avec un bruit de ferrailles touchant le sol.

Lorsque le défilé fut terminé, un soupir de soulagement s'échappa des poitrines, les têtes parurent aux fenêtres, les portes s'ouvrirent timidement mais bientôt les Allemands au repos dans la forêt reparurent. Mourant de faim et de soif, ils se précipitèrent dans les habitations, pillèrent le pain, le vin et réclamèrent partout du « Champagne ». Bientôt les chemins de la forêt furent couverts de mouchoirs, de linge volés dans les maisons abandonnées.

La Croix Rouge même ne fut pas épargnée.

Quatre prussiens à mine patibulaire, conduits par un sous-officier parlant notre langue,

poussièreux, frappant brutalement le carrelage de la crosse de leurs fusils pour causer plus d'effroi, se précipitèrent partout, s'emparant surtout de victuailles et de boissons. Ils s'attablèrent et gloutonnement dévorèrent le repas que nous n'avions pas eu le courage de manger. À mon observation qu'il est indigne de piller une Croix Rouge, le chef me dit menaçant « Eh bien ! oui ! Nous mourons de faim et cela parce que depuis huit jours le pain ne suit pas ! ».

Sommée d'avoir à fournir des renseignements sur l'effectif anglais de la veille, sur son itinéraire, j'éludai la réponse, lui montrant mon brassard et ajoutant - ce qui était vrai - « J'arrive de Bordeaux ! » Bientôt la ville fut pleine de ces ennemis à mine repoussante ; une bijouterie fut mise au pillage, les caves vidées, les rues pleines de soldats silencieux mais titubant ; avec anxiété nous nous demandions ce que serait la nuit s'approchant avec la barbarie et le crime.

Heureusement, un boulet venant d'un fort de Maubeuge tomba sur la plaine dite de la Murette, les balles sifflèrent en signe de ralliement, les colonnes s'organisèrent en dix minutes. Bientôt on n'entendit plus qu'un bruit confus et sourd, les Allemands se dirigeaient vers Le Cateau, but d'une étape de 44 kilomètres. « Dans quelques jours ils entreraient dans Paris, Guillaume dînerait à l'Élysée et ferait boire à son cheval de l'eau de la Seine.

La France ayant déclaré la guerre à l'Allemagne, le territoire allemand devait être protégé - la Belgique châtiée ! - Allemagne grande ! France petite et kapout ! (terme patois désignant tout ce qui est brisé, disparu, mort) Allemagne maîtresse du monde.. » tels étaient leurs dires ajoutant que dès l'asservissement de la France, les armées allemandes se retourneraient vers la Russie dont ils ne feraient qu'une bouchée, puis viendrait le tour de l'Angleterre.

Dès lors l'étau se serra méthodiquement, avec autant d'art que de sûreté.

Les réquisitions s'opèrent, la liberté diminua progressivement, mais à tel point que, séparées de nos parents par 15 km à vol d'oiseau, (Maubeuge) pendant deux ans et demi nous ne pûmes voir nos parents, ni en avoir de nouvelles ! 39 motocyclistes logeant dans l'école, rayonnant dans la région, nous prévinrent qu'arrêtées par eux sans passe-port (qu'on nous refusait) nous serions considérées comme espionnes. N'ayant malheureusement aucune mission militaire à remplir, le mieux était de rester prudentes pour pouvoir accomplir notre humble mais utile fonction.

Que dire des ordres allemands vexatoires, humiliants ?

Ils furent en tel nombre et si accablants que chaque jour qui se levait amenait la même pensée lourde d'inquiétude toujours croissante : « que nous réserve ce jour ? » et à « la

française » il fallait, coûte que coûte, opposer à l'ennemi une figure impassible, sans découragement.

Perquisitions domiciliaires, sondages, surveillance des maisons, des habitants, inventaires des maisons placardés à l'entrée des couloirs, dénombrement des personnes, ordre de ne pas sortir de six heures du matin à six heures du soir, interdiction d'allumer les poêles avant six heures, d'ouvrir les fenêtres, de mettre sécher du linge, d'aller dans les hameaux, obligation, sous peine d'amende, d'avoir sur soi sa carte d'identité, salut obligatoire aux officiers à 5 mètres par les hommes et les garçonnetts, réquisition de tous les biens possédés - défense de tuer ni de manger : poules, lapins ou animaux domestiques, d'avoir chez soi du lait, du beurre, du fromage, des fruits, plus de quinze kilos de pommes de terre, du blé, du vin, de la bière ... etc.

Et les perquisitions s'opéraient chaque jour.

Les amendes pleuvaient, la vie devenait un cauchemar effrayant, toute mesure annoncée prenant un caractère effectif. Il m'arriva d'être obligée de retourner chez moi trois fois sur la même journée pour assister à des perquisitions. Ce qui en déterminait le cachet épouvantable c'est que tout était défendu et que tout était matière à amendes, à emprisonnement.

Oh ! l'Odyssée des boulettes (petites boules de fromage fermenté à odeur révélatrice qu'on fait par milliers pour l'hiver !).

Si les temps eussent été moins tristes, quel fou rire ! Elles durent pour ne pas être portées à la Kommandantur passer des caves aux greniers, des pigeonniers aux clapiers, des poches dans des cartons à chapeau, sécher sur les toits, se gâter dans l'eau des citernes ; - puis déformées, indiscretes toujours par l'odeur, suivre les chemins les plus divers et les plus inattendus !

Ce qu'on mangea de boulettes à Berlaimont en quelques jours !

J'ai vu des gens près d'en devenir fous d'indignation et l'on ne peut expliquer cette crise de désespoir tragi-comique que par l'état général de famine. Les lapins, eux aussi, virent de singuliers jours ! Cachés dans les lits, dans les greniers, s'échappant des sacs où ils grouillaient, ils connurent les retraites les plus bizarres.

Chaque dimanche, puis chaque samedi les policiers allemands repassaient des hameaux avec la marmite réquisitionnée renfermant le bouillon chaud et la poule cuite - choses absolument prohibées !

II

Il est à remarquer, du moins ici, que l'école officielle - comme ils dénommaient notre

établissement - fût plus châtiée que les autres d'ordre privé.

Pendant trois mois - fin 1914 - malgré mes prières, mes démarches, auprès de l'autorité municipale, malgré mon offre de fournir à titre gracieux charbon et fournitures, malgré l'ordre de l'Inspection primaire, nos écoles furent fermées par le Maire. Cependant, les temps étaient assez pénibles sans y ajouter les souffrances de l'inaction et de l'inutilité.

Au 1^{er} janvier 1915, un ordre allemand arrivé à la Mairie, rendit l'Ouverture des Écoles obligatoire. Ces messieurs d'Outre-Rhin pensèrent à notre civilisation en péril !! Monsieur le Maire me pria de diriger les deux Écoles de garçons et de filles dans nos bâtiments suffisamment grands pour contenir 450 enfants en utilisant coins et recoins. Naturellement j'acceptai de grand cœur. L'école fonctionna régulièrement avec un personnel composé de 4 instituteurs et de 4 institutrices.

Jusqu'au 16 septembre 1916 nos locaux nous furent laissés mais à cette date l'école devant être transformée en hôpital, nous reçûmes l'ordre d'avoir à déménager en 48 heures. Il convient d'ajouter que 80 lits complets avaient été réquisitionnés ainsi que vaisselle, mobilier pouvant leur servir. Nous trouvâmes péniblement un logement. Au lieutenant qui hâtait notre départ et qui, hypocritement nous plaignait ma sœur et moi, je répondis : « Non, Monsieur, ce n'est pas triste, les Françaises sont courageuses et consentent à tout, soutenues par l'idée de la Victoire finale ! ».

Dès lors nous fîmes classe dans des cours, dans des bâtiments inachevés, ouverts à tous les vents. Néanmoins il s'y fit de bon travail. Finalement, sur mon insistance, huit salles d'estaminets nous furent accordées. Triste chose de faire classe dans des salles peu préparées à cet usage, sans bureau, sans lumière suffisante, dans un air vicié, sans cour et sous la menace constante d'aéros ! Car ils avaient choisi l'emplacement de 4 de nos classes de manière à faire protéger par les enfants leur installation de laiterie.

Sous nos fenêtres stationnaient dans le bruit, dans l'air empuanté de la fromagerie, de soixante à quatre-vingts voitures réquisitionnées pour l'apport du lait. Ajoutez à cela le souci des vêtements diminuant et impossibles à remplacer, les chaussures introuvables, enfin l'horrible faim qui anémie par le manque de matières nutritives dans la farine, composée de talc, d'os moulus de chevaux, de débris d'araignées.

Si je n'avais vécu en pays envahis, j'aurais certifié que, débrouillard et courageux, on en sort toujours et qu'on ne peut mourir de faim. Erreur ! malgré notre travail peu coutumier mais acharné au jardin, malgré le ravitaillement américain, quand on avait partagé avec les malheureux prisonniers d'Allemagne, avec ceux qu'on voyait périr d'inanition dans le Pensionnat des Jeunes Gens, on mourait littéralement de faim.

De ces privations, de la menace continuelle d'un ennemi acharné à nous perdre, ressortait un état nerveux pénible et affaiblissant. Le jour : travail soutenu, tenaillement de la

faim, la nuit : attaques d'aéros rendant tout repos impossible. Toutefois comme réconfort, à la sortie de l'école, chaque soir j'avais la lecture de la gazette de Cologne qu'il fallait lire entre les lignes, ce qui n'est pas bien difficile ; malgré ses ruses et ses précautions, le « Boche » passe toujours le nez et s'y laisse prendre.

Le journal m'étant rapporté clandestinement d'Aulnoye, je fus signalée de ce fait et considérée comme dangereuse. Prévenue par une personne qui connaît l'Allemand et qui avait saisi une conversation, je demandai aux personnes de mon entourage d'être prudents. Elles le furent et je pus continuer à les encourager par la traduction de discours réconfortants de Monsieur Clémenceau ou de M. Lloyd George ou par l'annonce de l'entrée en guerre de l'Italie, de la Roumanie, de l'Amérique ...etc.

Tout était commenté et sujet à espoir, il suffisait d'attendre. N'ayant que ce moyen de témoigner de ce patriotisme, nous considérions la patience comme facteur de la Victoire et chaque jour nous apportait sa nouvelle dose de résignation pour subir, sans signes de découragement, les vexations de l'ennemi.

Il y a lieu de distinguer entre la lecture de la Gazette des Ardennes et celle du journal rédigé en Allemand : telle la gazette de Cologne. La première, faite exclusivement pour l'envahi, était de nature à énerver, à démoraliser afin d'inciter les Gouvernements alliés à solliciter la Paix ! Mais quelle paix ! Tous nous sentions que mieux valait la mort à bref délai que le joug peut être centenaire des Barbares ! Je fis la guerre à outrance à ce journal maudit et bientôt j'eus la satisfaction d'en voir diminuer l'achat, du moins dans ma rue.

Pour y arriver je dus faire des promesses relatives aux communiqués publiés tous dans les journaux allemands. Quant à la gazette de Cologne, faite pour le front, pour l'Allemand en général, elle était rédigée avec tout l'esprit de la presse reptilienne auquel le lourd cerveau teuton se laisse prendre mais dont n'est pas dupe notre finesse de race latine. Le semblant de vérité plein d'astuce et de prudence nous permettait toujours de découvrir la fissure.

L'Allemagne se sentit perdue à sa première demande de paix : la connaissance de son arrogance native et de son désir de domination universelle permettaient également de le préjuger avec sûreté. Ces constatations furent pour nous les meilleurs encouragements à la patience et à la confiance dans les effets un peu lents à se produire de la justice immanente. Sans base, sans fait précis une préscience instinctive nous permit toujours d'escompter la Victoire finale.

Ce qui m'a surtout frappée dans la lecture de la presse allemande, c'est la fourberie de deux hypothèses contraires mais admises comme possibles. En cas de succès ou de défaite l'orgueil et la morgue barbares ne subissaient pas d'atteinte : « C'était prévu ! Voyez n° x de la gazette ». En voici un exemple entre tous ; au 19 février 1915, lors de la fameuse attaque de Verdun, on pouvait lire : « Maintenant la décision n'appartient plus à la stratégie ni au génie, elle est uniquement une question brutale d'artillerie lourde. Les mortiers autrichiens,

qui amenèrent si rapidement la chute de Maubeuge, sont autour de Verdun. La chute n'est plus qu'une question d'heures - Les Alliés le savent si bien que même le corps des Sapeurs-pompiers est sorti de la ville ».

Au-dessous on pouvait voir cet entrefilet suggestif à l'effet de douche glacée pour les leurs : « Des officiers de l'état-major suisses autorisés à visiter les forts de Verdun assurent que la Clef de la France est imprenable ». Le talent louche mais habile, sinon honnête des deux hypothèses ne laissait rien à l'imprévu pour le lourd cerveau du « Boche » ainsi préparé à toutes les éventualités.

À la retraite de Château-Thierry, alors que tout prêtait au désespoir le plus atroce, je découvris au lendemain de leur victoire, qui devait être décisive, la mine précieuse à exploiter pour notre réconfort. « Le maréchal Foch consulté, assure qu'il n'y a nullement lieu de déplorer aucune perte, fut-ce celle de Paris. Ce qui importe, c'est de constituer pour le moment opportun et par une stratégie habile, une réserve suffisante pour permettre une contre-offensive victorieuse et libératrice. »

Ce qui me confirma le péril de la situation ennemie c'est le manque de commentaires railleurs et l'inquiétude que dénotait la finale : « Mais où est l'Armée volante de Foch ? » Ils le surent bientôt les jours suivants, la retraite commençait vers la Belgique et le Rhin. Le moral des troupes était des plus déprimé et l'esprit révolutionnaire. Il y eut des « hourrah » poussés à l'annonce du départ de Hindenburg.

Mais je reviens aux écoles.

Dès février 1945, un inspecteur allemand, prêtre dans la vie civile arriva dans ma classe, cravache en main disant « Continuez ! ». Naturellement je n'obéis pas à l'ordre répété trois fois. Sur ma demande il se présente comme Inspecteur des Écoles de la Kommandantur d'Aulnoye. Dans chaque classe, au grand plaisir des enfants il se contente de dire : « Mes zenfants, il faut aller, vénir à l'écôle, vos entendez, il faut aller, vénir à l'écôle - C'est dans les Conventions de La Haye »

Les yeux s'illuminèrent de moquerie, les rires fusèrent dans tous les directions et qui mieux est, l'Inspecteur allemand qui avait des habitudes très marquées d'intempérance se mit à rire avec eux. Ce fut réjouissant.

Huit jours plus tard il revint porteur d'un Ordre Impérial dont voici la teneur. Il m'ordonna de le transmettre dans toutes les classes :

- 1° les enfants doivent saluer les officiers allemands à 5 mètres de distance.
- 2° Les maîtres et les maîtresses sont tenus de faire apprendre le catéchisme pendant les heures de classe.
- 3° Le personnel est obligé d'accompagner les enfants aux offices, au catéchisme et de les y

surveiller »

Très lentement pour qu'il comprit bien, je lui dis : « Vous savez par les Conventions de La Haye que vous devez veiller au maintien de la civilisation, je ne méconnais pas votre droit mais vous n'avez pas celui de changer notre législation scolaire. Nos règlements sont contraires à vos ordres, je ne puis m'y soumettre, ni mon personnel. Comme l'envahissement ne sera que temporaire, je ne veux pas à la libération tomber sous le coup des lois de mon pays. Faites ce que vous voudrez. »

Ces paroles prononcées d'un ton bas et résolu eurent le don de faire trembler le teuton de rage contenue. Cinq fois il me menaça des foudres de l'Empereur, cinq fois je résistai. Il prit alors dans son onglier une paire de petits ciseaux, coupa les deux derniers articles et ne les imposa pas à mes collègues.

Après son départ, par mesure de prudence, je passai dans les classes où en substance je dis : « Mes enfants j'ai un devoir douloureux à remplir : l'autorité allemande impose le salut aux garçons en face des officiers à cinq mètres de distance sous peine d'amendes et d'emprisonnement, or un salut ne s'impose ni ne se mendie, il doit être une marque spontanée d'estime.

D'autre part donner stupidement de l'argent à l'ennemi, c'est lui fournir des forces contre les nôtres. Réfléchissez, rappelez-vous que vous appartenez au peuple le plus poli mais aussi le plus spirituel au monde. Si vous le voulez, donnez votre salut en vrais français.»

Ils comprirent si bien, qu'en enfants terribles et malicieux, à la vue d'un officier allemand ils agitaient frénétiquement leur casquette au-dessus de la tête, se courbaient comiquement à la façon allemande à 90°. Les lourds allemands charmés, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, riaient sans comprendre l'ironie des gestes. Le peuple allemand n'a pas plus de finesse dans ses interprétations que dans ses saluts sans nuances, invariablement fixés à la valeur d'un angle droit.

Bientôt l'ordre - toujours des ordres verbaux - nous fut donné de ne prendre aucun congé sans autorisation de la Kommandantur. Ayant observé combien ils étaient respectueux de leurs nombreux jours nationaux, le 14 juillet approchant, il me parut qu'il serait peu digne des éducateurs français de passer ce jour endeuillé mais bien national sans aucune manifestation patriotique. Assumant toute la responsabilité - pour éviter l'emprisonnement des jeunes intérimaires - j'envoyai au Kommandant d'Aulnoye la lettre suivante ainsi conçue :

Monsieur le Commandant,

Je vous informe que, par respect pour notre jour national et selon la tradition, les écoles de la Kommandantur vaqueront demain 14 Juillet.

Agrérez, Monsieur le Comandant, mes civilités.

C'est à dessein que j'omis la formule de politesse « Veuillez ». J'estime que les artisans de la Civilisation n'avaient pas à s'incliner devant les Barbares.

Reçue en pleine réunion des Maires, la lettre eut le résultat inespéré suivant : reprenant les termes de l'avis, le Commandant dit aux Maires assemblés « Messieurs, par respect pour votre jour national et selon la tradition, les écoles de la Kommandantur vaqueront demain 14 Juillet. »

J'eus ensuite la visite de l'Inspecteur général de St Quentin. Celui-ci se borna à passer dans les classes, tout en désirant faire de notre organisation un sujet d'étude auquel je ne me prêtais nullement.

M'ayant demandé en Mai 1915 pourquoi tant d'enfants manquaient les classes je lui dis textuellement : « Vous n'ignorez pas que le récit des atrocités commises en Belgique par les soldats allemands ne soit parvenu aux oreilles des mères françaises, or les enfants des hameaux ne viennent pas par crainte des vôtres ! ». Il ne se révolta pas et ajouta : « Dites bien à toutes les mères de famille que pas un soldat ne touchera un enfant. »

Je rassurai les mamans mais de mon propre chef. Je constatai cependant par la suite qu'il n'avait pas oublié ma raison des absences ; en Juillet suivant, entrant dans ma classe, il dit d'un ton moqueur « Combien dans cette classe de morts et de mortes tuées (sous-entendu par les Allemands) J'évitai de répondre et l'incident fut clos. Puis il me félicita « beaucoup, fort » de diriger deux écoles. Je ne suis pas compte de son appréciation.

En septembre 1917, je reçus par la Mairie l'ordre d'avoir à gratter les frontières d'Alsace-Lorraine paraissant encore sur nos cartes comme nous appartenant. Je ne le fis pas, considérant l'acte comme un sacrilège.

L'ayant probablement appris, un dimanche à trois heures de l'après-midi un chef policier d'Aulnoye vint pour se saisir des cartes et m'emprisonner. Sur la route de l'établissement, bien qu'accompagnée du policier, je pus glisser à un ouvrier la clef de la maison où se trouvaient les cartes lui disant : « Sauvez les cartes de la maison et passez au-dessus du toit de la buanderie ».

Ainsi fut fait tandis que je promenais l'Allemand dans des classes aux murs nus. Nos cartes existent toujours !

Les élèves n'ayant pas été interrogés, je ne puis mentionner leurs réponses. Il est à noter que la langue anglaise paraissant au programme avait le don de les fâcher terriblement. Dès la troisième visite des classes, ils m'interdirent de les accompagner et se bornèrent un jour à faire réciter par un élève du Cours Moyen : Océano Nox.

Tels furent les seuls incidents qu'il y ait à noter.

J'oublie de dire qu'en 1915, 1917 et 1918, les élèves furent astreints à de petits

travaux : écharonnage, récolte des baies de sureau, des mûres pour la fabrication des confitures destinées à l'armée, arrachage d'orties pour la fabrication de vêtements ou plutôt de linge. Les enfants - réquisitionnés par l'autorité municipale - partaient en chantant la Marseillaise, coupaient blés et chardons, mangeaient les mûres et rapportaient sur notre conseil malicieux 30, 40 kilos de baies d'églantier que le chef de culture furieux faisait chaque soir jeter aux fossés

Nos petites filles, bien que touchées par l'ordre, n'y allèrent que deux fois, la récolte de blé ne fut pas abondante sur le champ mutilé volontairement par elles. Je dois dire, selon toute justice, que les soldats ne s'attaquaient jamais aux enfants. C'est même avec un sourire d'attendrissement ou un éclat de rire sonore qu'ils se laissaient appeler « Sales boches » - parpars pour Barbares - l'Allemand prononçant p pour b.

Souvent publiquement, le plus grand plaisir des garçons était d'imiter en exagérant à dessein le pas de parade et la marche « nach Parisse », en marchant à reculons. La gaieté, la vivacité de nos enfants étaient toujours un objet d'admiration pour les Allemands quels qu'ils fussent.

Pendant l'occupation les mots :

Nix patois de *nein* qui signifie non,
ya oui,
brout broad pain,
kartoffel pomme de terre...
furent employés couramment par esprit de moquerie.

À l'armistice ou plutôt dès le 4 novembre jour de départ des ennemis, le tact français prévalut. Aucun mot allemand ne fut employé et ne restera. L'envahissement courageusement supporté fut très pénible, l'enfant même ne veut rien qui lui rappelle dans le langage ce dur temps ! Pour bien rendre compte de l'état d'esprit allemand jusqu'aux derniers temps, je ne puis m'empêcher de relater ce petit fait :

Au deux octobre 1918, à 4 heures et demie de l'après-midi, un train de dynamite sauta en gare d'Aulnoye. Épouvantées nous fûmes dans le jardin avec un commandant du camp des prisonniers que nous logions et que nous n'avions pas encore vu depuis trois mois qu'il était notre locataire forcé. Il se fit connaître comme professeur d'université, ajouta qu'il reviendrait après la guerre visiter les champs de bataille, dit qu'il admirait surtout la civilisation et la politesse françaises. Regardant toujours les colonnes de fumée provenant de l'incendie il voulut connaître notre appréciation sur la fin de la guerre et sur le vainqueur.

Agacée, sans réflexion et par inspiration soudaine je lui fis cette réponse : « Monsieur, puisque vous dites admirer la civilisation et la politesse françaises, je puis vous assurer que

vous ne les connaissez pas à fond. Chaque fois qu'on nous rend une visite même importune, nous avons, en France, l'habitude de reconduire les gens jusqu'à leur porte ! »

Élevant la main, avec un cri vibrant il dit : « Ah ! Je comprends ! Jusqu'au Rhin, cela ! Jamais ! »

Un mois environ plus tard nous y étions.

Le 4 novembre 1918 à 6 heures du soir le Combat des Grandes Pâtures (situées à 4 km de la ville, à la sortie de la forêt de Mormal) qui durait depuis le dimanche 1er novembre au matin, cessa faute d'infanterie toute en fuite.

Réfugié dans la cave par suite de combats incessants, le Colonel d'artillerie lourde de l'Etat-Major allemand des Grandes Pâtures me fit appeler. Il m'annonça son départ et son désir qu'un pli fut remis à un officier qui devait rentrer et qui ne l'était pas encore. Sachant que le dit officier était devenu fou et était parti, revolver au poing se rendre aux Anglais, j'acceptai vivement.

Dès le départ du Colonel... *(fin du texte)*

III

Note – *(et document)*

Cet inventaire dut être affiché dans le vestibule de chaque maison à partir de janvier 1917 – Selon les nécessités (ou plutôt pour ruiner chaque maison) ils passaient et contrôlaient la véracité et l'exactitude des déclarations portées à l'inventaire. Tout objet ne paraissant pas et tout surplus était confisqué

Le fond mobile fut fait par moi pour pouvoir changer les nombres au fur et à mesure que je cachais ou que je faisais disparaître les objets. Les Allemands n'y comprirent jamais rien, ils admirèrent une série d'accidents.

Gemeinde Commune de Berlaimont *Vierfelders münch. u. röm. Kreis*
 Strasse Rue de la Carrière Haus Maison N° 10 Bewohner (Zahl) 2
 Habitants (Nombre) 2

Küchenmobel und-geräthe Mobilier et Ustensiles de Cuisine	Tische Tables	Stühle Chaises	Banken Bancs	Herd Cuisinier	Waschgeschw. Lavesoirs et baignoires	Wasser-Kessel Chaudières	Haar- u. Käse-Pressen Presoirs à cheveux et à fromage	
Kesszimmer-Einrichtung Mobilier de Salle à Manger	Tische Tables	Stühle Chaises	Banken Bancs	Stühle Sièges	Wanduhren Horloges murales	Spiegel Miroirs	Wandgemälde Tableaux murales	Porzellan- u. Fayence-Service Service de porcelaine et de faïence
Salonmobel Mobilier de Salon	Tische Tables	Stühle Chaises	Banken Bancs	Felle Garnitures	Verzierungen Ornements	Spiegel Miroirs	Wandgemälde Tableaux murales	
Schlafzimmer-Einrichtung Mobilier de Chambre à coucher	Tische Tables	Stühle u. Bänke Chaises et bancs	Bänke Bancs	Stühle Sièges	Wanduhren Horloges murales	Spiegel Miroirs	Porzellan- u. Fayence-Service Service de porcelaine et de faïence	
Gartenmobel usw. Meubles divers, Ustensiles de Jardin	Tische Tables	Stühle Chaises	Bänke Bancs	Stühle Sièges	Wanduhren Horloges murales	Spiegel Miroirs	Porzellan- u. Fayence-Service Service de porcelaine et de faïence	
Geschäftsmobel Mobilier de Commerce ou d'Industrie	Schreibtische Bureaux	Stühle u. Bänke Chaises et bancs	Bänke u. Stühle Bancs et sièges	Wanduhren Horloges murales	Wagen Voitures	Spiegel Miroirs		
Heiz- u. Beschützungsmittel Appareils de Chauffage et d'Éclairage	Leuchtmittel Lampes	Öfen Foyers	Wärmegewinne Chaudières	Wanduhren Horloges murales	Wagen Voitures	Spiegel Miroirs		
Wäsche und Ausstattungsgegenstände Lingerie et Amentement	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	
Verschiedene Geräte Werkzeuge, Wagen Ustensiles divers, Equipages, Outils	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	Wanduhren Horloges murales	
VIEH BETAIL	Stiere Bœufs	Ämmer Vaches	Kühe Vaches	Blasse u. Kalber Moutons et agneaux	Blasse Moutons	Blasse Moutons	Blasse Moutons	
	Stiere Bœufs	Ämmer Vaches	Kühe Vaches	Blasse u. Kalber Moutons et agneaux	Blasse Moutons	Blasse Moutons	Blasse Moutons	

Compléments

1- Lien de J.P CARRE :

<https://argonnaute.parisnanterre.fr/ark:/14707/a0114356784319Isn6h/d93d477630>

2- De la BDIC à La Contemporaine : (Résumé documentation internet)

Pour les chercheurs en Histoire de la Première guerre mondiale, **La Contemporaine** connue jusque 2018 sous le nom de Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) et son site en ligne **L'Argonnaute** est une source incontournable.

La bibliothèque tire son origine de l'initiative d'un couple d'industriels parisiens, Louise et Henri LEBLANC qui, dès le début de la Première Guerre mondiale collectent tous les documents sur le conflit et ses causes. Ils accumulent une collection de 22 000 pièces, livres, revues, presse, archives, documents iconographiques et objets.

Le 4 août 1917, les LEBLANC font don de leurs collections à l'État qui rassemble les documents et objets dans une "Bibliothèque-musée de la Guerre" (BMG), rattachée au Ministère de l'Instruction publique.

En 1934, la Bibliothèque-musée de la Guerre devient la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC).

En 2018, la BDIC devient **La Contemporaine**, un établissement inter-universitaire rattaché à l'université Paris Nanterre. L'institution poursuit une politique de numérisation des fonds, soit 150 000 documents, librement accessibles en ligne sur **L'Argonnaute**, sa bibliothèque numérique.

La Contemporaine est actuellement dirigée par Valérie TESNIÈRE, Conservateur Général et ancien Inspecteur Général des Bibliothèques.



Généalogie de E. RICHEPIN

Ascendance Emilie Maria RICHEPIN

1. **Emilie Maria RICHEPIN**, °20/10/1874 à Aibes, †10/12/1942 à Berlaimont, Directrice du Cours Complémentaire de Berlaimont.

Parents

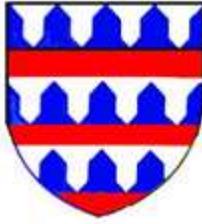
2. **Valéry Alfred RICHEPIN**, °15/08/1850 à Rocquigny (02), †08/04/1924 à Berlaimont
Instituteur et directeur d'école. Il épousa **Marie GOSSET** le 15/06/1872 à Flaumont-Waudrechies
3. **Marie GOSSET**, °01/06/1854 à Flaumont-Waudrechies, †13/03/1932 à Berlaimont
Enfants : Jenny Hélène Marie (°1873 à Aibes), **Emilie Maria** (°1874 à Aibes), Marie Marguerite (°1878 à Aibes), Jeanne Marie Louise (°1884 à Dourlers).

Grands-parents

4. **Victor Joachim RICHEPIN**, °22/06/1817 à Froidestrées (02), †20/06/1879 à Rocquigny, couvreur en ardoises
Il épousa **Caroline Eléonore DEHARBE** le 16/11/1842 à Rocquigny (02)
5. **Caroline Eléonore DEHARBE**, °31/07/1823 à Rocquigny
6. **Jules Henry GOSSET**, °01/10/1827 à Flaumont-Waudrechies, †09/12/1908 à Bas-Lieu, cultivateur. Il épousa **Marie Joséphine FROMENT** le 14/09/1853 à Etrœungt.
7. **Marie Joséphine FROMENT**, °26/10/1831 à Etrœungt, †28/09/1907 à Flaumont

Arrière-grands-parents

9. **Marie Rose RICHEPIN**, °15/02/1786 à Sorbais (02), †17/02/1828 à Froidestrées, fileuse
10. **Philippe Joseph DEHARBE**, °04/08/1789 à Rocquigny, †19/02/1851 à Rocquigny, manouvrier. Il épousa **Marie Louise Julie RENAUX** le 21/11/1808 à Rocquigny.
11. **Marie Louise Julie RENAUX**, ° 07/11/1784 à Rocquigny, †16/11/1859 à Rocquigny
12. **Louis GOSSET**, ° 26/05/1779 à Flaumont-Waudrechies, †21/04/1841 à Flaumont, Maire, propriétaire. Il épousa **Rosalie LEVEAUX** le 12/07/1826 à Flaumont-Waudrechies.
13. **Rosalie LEVEAUX**, °28/06/1799 à Flaumont-Waudrechies, †11/08/1877 à Flaumont
14. **Benoît Joseph FROMENT**, °28/03/1805 à Etrœungt, †25/10/1857 à Etrœungt, propriétaire, cultivateur. Il épousa **Marie Valentine CUISSET** le 30/03/1831 à Etrœungt.
15. **Marie Valentine CUISSET**, °26/07/1806 à Etrœungt, †21/02/1889 à Etrœungt, propriétaire

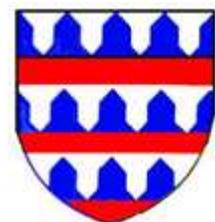


Conseil d'administration du CHGB:

Président d'honneur :	<i>Christian DECAVEL †</i>
Présidente :	<i>Annie LEMAIRE</i>
Vice-présidente :	<i>Thérèse TROUILLET</i>
Trésorière :	<i>Thérèse TROUILLET</i>
Trésorier-adj. :	<i>Pierre LEGRAND</i>
Secrétaire:	<i>Réjine DEVASSINE</i>
Secrétaire-adj. :	<i>Jean DOCTOBRE</i>
Membres :	<i>Marcel BIERENT</i>
	<i>Gérald COLLET †</i>
	<i>Michel DEVASSINE</i>
	<i>Alain FREMY</i>
	<i>Chantal HOMOLA</i>
	<i>Agnès WILMART</i>

Responsables de Commissions:

Bibliothèque :	<i>Alain FREMY</i> <i>Agnès WILMART</i>
Permanence :	<i>Pierre LEGRAND</i> <i>Thérèse TROUILLET</i> <i>Annie LEMAIRE</i>
Relation Presse :	<i>Annie LEMAIRE</i>
Matériel :	<i>Alain FREMY</i>
Bulletin de liaison :	<i>Réjine DEVASSINE</i> <i>Jean-Luc PIGOT</i>
Internet :	<i>Alain FREMY</i> <i>Jean-Luc PIGOT</i>
Parution :	<i>Alain FREMY</i> <i>Annie LEMAIRE</i>





Cercle Historique et Généalogique
de
Berlaimont

<http://www.chgb.org>

Articles sous la responsabilité de leur auteur.
Responsable de la publication : Annie LEMAIRE
Dépôt légal au 2^e trimestre 2022

